

Marie-France BLANQUET, *Documentalistes. Leur histoire de 1900 à 2000*

Poitiers, Canopé Éd., coll. Maîtriser, 2014, 190 pages

Bernard Heizmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10955>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10955](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10955)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 459-461

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Bernard Heizmann, « Marie-France BLANQUET, *Documentalistes. Leur histoire de 1900 à 2000* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10955> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10955>

les textes classiques analysés et qui s'avère primordial du point de vue de la sociologie de la connaissance pour comprendre la construction théorique venant du passé, y est longuement évoqué.

L'un des grands mérites de ce livre est de présenter, en particulier avec Ernest Manheim et Thomas Luckmann, des textes de référence dont les concepts de sociologie de la communication n'avaient reçu jusqu'ici que peu d'attention, en tout cas dans le monde germanophone. Le lien établi entre l'histoire de la théorie et les problématiques actuelles de la théorisation des sciences de la communication est lui aussi passionnant. Par exemple, l'auteure évoque le potentiel de Max Weber en termes de recherche d'utilisation des médias. En ce qui concerne Ferdinand Tönnies, il est question de la théorie et de l'empirisme de l'espace public et de l'opinion publique, tandis qu'Ernest Manheim est abordé dans le cadre de l'analyse de l'espace public à la fin de la RDA. L'éthique de la discussion de Jürgen Habermas sert de toile de fond aux problématiques éthiques de la communication en ligne, et les fondements d'une recherche morale socioconstructiviste découlent des travaux de Thomas Luckmann. Stefanie Averbek-Lietz aborde ici un domaine dans lequel les sciences de la communication germanophones n'avaient développé jusqu'à aujourd'hui quasiment aucune activité de recherche.

Ce livre n'a pas pour ambition de se substituer à un livre d'initiation ni à un manuel mais peut s'adresser aux étudiants en licence ou master, ainsi qu'aux enseignants en sciences de la communication et sociologie – également aux étudiants de cette matière, mais plutôt aux plus ambitieux d'entre eux, qui gagneraient en tous les cas à le lire pour découvrir, comprendre et apprendre à utiliser d'autres offres théoriques et en particulier sociologiques, en plus des concepts psychologiques dominant le milieu germanophone.

Manuel Wendelin

Ludwig-Maximilians-Universität München, D-80538
manuel.wendelin@fkw.lmu.de

Marie-France BLANQUET, *Documentalistes. Leur histoire de 1900 à 2000*

Poitiers, Canopé Éd., coll. Maîtriser, 2014, 190 pages

Dès l'introduction de cet ouvrage paru en 2014 et qui propose un état des lieux rigoureux et informé mais aussi engagé sur le métier de documentaliste, ses concepts clés et son histoire, Marie-France Blanquet assume un certain nombre de choix qui ont prévalu pendant sa rédaction. Ainsi évoque-t-elle la « tentation chronologique » (p.20)

qui l'a conduite à proposer une partie – la seconde – qui en passe par une véritable histoire du métier, de sa progressive émergence et de sa professionnalisation, histoire qui est organisée en périodes et court donc de 1900 à 2000. Quand il s'agit – dans la première partie – d'aborder les concepts fondamentaux, le parti-pris est cette fois de se concentrer sur le mot « document » et ses dérivés, et, comme « l'histoire est dans les mots » (*ibid.*), de fonder la réflexion sur des éléments d'histoire du mot et du concept. L'auteure va jusqu'à accepter, avec le plan adopté, le risque des redites, ce qui pourtant ne se vérifie pas à la lecture du livre.

La première partie est donc consacrée aux concepts clés qui sont, pour Marie-France Blanquet, « document », « documentation », « documentologie », « documentaliste » et « professeur-documentaliste ». Pour chaque concept le plan adopté est sensiblement identique : après une histoire du mot et du concept, un ou plusieurs mots voisins ou dérivés sont présentés ; s'appuyant sur des éléments statistiques qui lui sont fournis par un outil de Google, *Ngram Viewer*, l'auteure aborde aussi systématiquement la fortune du mot et l'évolution historique de ses usages dans la littérature.

Le socle terminologique est évidemment constitué par le concept de « document », que Marie-France Blanquet examine en détail, s'intéressant particulièrement à son étymologie (latin *docere*), à l'évolution de ses usages et acceptions au fil du temps et selon les champs disciplinaires, ainsi qu'aux figures tutélaires de Paul Otlet et Suzanne Briet qui ont largement contribué à sa formalisation et sa (relative) stabilisation. Le terme dérivé traité dans ce chapitre (pp.39-51) est « documentation » et il permet à Marie-France Blanquet, qui procède volontiers par définitions différentielles et profite d'une entrée pour préciser un point voire prendre position, de situer là aussi le rôle de Paul Otlet dans l'émergence du terme et d'aborder des questions liées à la chaîne documentaire, aux classifications décimales ou même aux relations entre information et documentation.

Le terme « documentologie » et son histoire contrastée permettent à l'auteure de s'attarder sur la bibliologie, chère à Paul Otlet, mais surtout de se situer dans les débats qui ont pu avoir lieu autour de la délimitation des sciences de l'information et de la communication (*sic*), pour aboutir à un questionnement sur l'existence et la pertinence d'une science du document ou d'une science des bibliothèques.

L'entrée « documentaliste : construction d'un métier » (pp.67-81) est consacrée, après qu'a été vue la manière dont le mot et le métier se sont constitués, à un tour

d'horizon des tâches et missions du documentaliste, de la politique d'acquisition à la communication documentaire. Cette première approche est complétée par un chapitre intitulé « Le documentaliste : métiers et images » (pp. 83-98). Ici, la profession est abordée sous un angle engagé et original. Marie-France Blanquet part à nouveau de Paul Otlet dont elle indique que pourtant, dans son traité (Paul Otlet, *Le Livre sur le livre : Traité de documentation*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015. Reproduction en fac-similé de l'édition de 1934), il parle peu du métier en lui-même. Après avoir insisté sur ses dimensions techniques, intellectuelles et sociales et sur ses spécificités, en le comparant notamment au métier de bibliothécaire, elle développe des aspects intéressants et presque surprenants, qui rompent avec en tout cas avec les représentations les plus fréquentes. Ainsi présente-t-elle le métier de documentaliste comme un métier « de l'ombre » (p. 85) mais néanmoins créatif, et ayant une forte dimension collaborative, coopérative et sociale. Évoquant enfin les évolutions les plus récentes, elle ne nie pas l'existence d'une crise d'identité, mais, en passant par la convergence des métiers en cours, elle souligne la nécessité de la présence d'un documentaliste expert et formé aux côtés des usagers, en ces temps où diversification et massification des documents et de l'information rendent indispensables un accompagnement, spécialement si l'on pense aux problématiques liées à la fiabilité de l'information.

Pour clore cette partie, Marie-France Blanquet fait le point sur le métier de professeur-documentaliste, insistant dès le titre sur sa dimension hybride. Elle esquisse une histoire du métier et du lieu qu'est la bibliothèque scolaire (aujourd'hui Centre de documentation et d'information, CDI) et insiste sur certaines particularités, dont la double compétence – technique et pédagogique – et la nécessaire prise en compte d'un usager particulier : l'élève.

La seconde partie, découpée en séquences temporelles qui ont une durée de 15 à 20 ans, présente des éléments historiques, qui sont multiples : les apports de la période considérée, les hommes, associations, événements scientifiques ou professionnels, organismes qui ont compté dans ces années. Chaque chapitre se clôt par un détour par le « musée de la documentation », sur un mode souvent humoristique, ce qui n'empêche pas de souligner les enjeux liés à certains objets techniques qui ont eu du succès dans leur temps.

La première période qui court jusque 1920 est le berceau de la documentation moderne ; elle est l'occasion de rappeler le rôle central de Paul Otlet, de l'*American*

library association (ALA) et de la Fédération internationale de documentation (FID) mais aussi d'hommes comme Claude E. Shannon ou Eugène Morel, d'organisations comme l'ABF (à l'époque Association des bibliothécaires français). De 1921 à 1940, les enjeux se déplacent et c'est le temps du développement et de la formalisation de la documentation scientifique et technique d'entreprise. L'Union française des organismes de documentation (UFOD) naît et l'Institut national des techniques de la documentation (INTD) également, avec Suzanne Briet comme première directrice. Les nombreuses initiatives nationales qui ont pu être prises depuis le début du siècle finissent par déboucher, dans la période 1941-1960, sur une internationalisation des problématiques, des normes et des outils ; le phénomène se matérialise notamment avec la tenue de l'*International conference on scientific information* (CSI) en 1958 à Washington. Les rapports et interventions, dont une de Shiyali Ramamrita Ranganathan, auteur de la classification par facettes, s'intéressent entre autres sujets au rôle des gouvernements, aux systèmes et aux équipements.

Entre 1961 et 1980, le concept d'Information scientifique et technique (IST) se développe, sous le contrôle et avec l'impulsion de la puissance publique, d'autant que la notion d'économie de l'information, avec les lourds enjeux qui l'accompagnent, émerge au même moment. L'Association des documentalistes et bibliothécaires spécialisés (ADBS) naît en 1963 et va évoluer et accompagner le développement du métier jusqu'à devenir l'Association des professionnels de l'information et de la documentation. Les deux dernières périodes, 1981-1994 et 1994-2000 voient se développer des logiques économiques, techniques et quantitatives ; producteurs et fournisseurs d'information s'appuient sur des outils et des solutions, bases de données, serveurs, logiciels, courtiers, qui conduisent progressivement, avec l'arrivée de l'internet au milieu des années 90, à l'émergence du concept d'autoroute de l'information. Selon Marie-France Blanquet, pour le documentaliste comme pour l'utilisateur, ces bouleversements – nouveaux modes de recherche, nouveaux outils – sont l'occasion de développer de nouvelles pratiques ou compétences. Pour le documentaliste en particulier, les compétences de base et la valeur du métier sont réaffirmés.

Dans cette « approche chronologique », un quadruple mouvement d'internationalisation, de formalisation, de normalisation et de professionnalisation est présent et n'aboutit pas, pour l'auteure, à une remise en cause du métier et de ses compétences et notions clés.

Paraissant aux éditions Canopé, dans la collection « Maîtriser », l'ouvrage de Marie-France Blanquet constitue pour les professionnels de la documentation comme pour les étudiants se destinant à ces métiers et aux concours qui permettent de les intégrer; un tour d'horizon passionnant, original et engagé de l'histoire, des notions et même des problématiques et enjeux qui en ont conditionné l'émergence et la formalisation ou qui en conditionnent aujourd'hui l'exercice, dans sa diversité et sa complexité. Temps, hommes et femmes, institutions, organismes, manifestations, concepts et mots, objets techniques sont nombreux à être présentés et envisagés par l'auteure avec un regard qui veut soit insister sur leur rôle prééminent, soit faire découvrir leur importance réelle, sous-estimée à ses yeux, soit encore indiquer leur place dans les évolutions historique, technique ou scientifique qui ont affecté le domaine.

L'engagement est sans doute un maître mot pour Marie-France Blanquet et ici, c'est dans deux directions qu'il se développe. D'abord, elle s'engage pour le métier; et le livre lui-même en constitue une manifestation; par le biais d'une présentation de son histoire et de ses notions essentielles, elle peut insister sur son importance et ses spécificités et elle sait également valoriser son rôle en des temps où son existence même peut sembler menacée. C'est aussi un engagement pour les usagers: c'est toujours en pensant aux usagers des bibliothèques, CDI, et autres outils et ressources divers et variés que l'auteure indique quels sont les fondamentaux qui sont en jeu dans les évolutions du domaine, les plus récentes en particulier, avec le numérique.

Cette mise en perspective théorique, logique et chronologique s'appuie sur des ressources riches et passionnantes, dont l'auteure propose une analyse roborative, on pense, entre autres à la manière dont les travaux et les apports de Paul Otlet, Suzanne Briet ou encore Charles Ammi Cutter sont mis en avant et présentés de façon synthétique et dynamique. Pour prendre un autre exemple, on citera les pages 99 à 106 consacrées au métier de professeur-documentaliste en établissement scolaire dans lesquelles Marie-France Blanquet propose un point synthétique et éclairé qui permet de mieux envisager la fonction dans ses tensions et ses spécificités.

Plus largement, il se dessine ici une image précise des métiers de la documentation; leur multiplicité, leur diversité et les difficultés liées à la définition des missions et tâches qui vont avec, n'empêchent pas Marie-France Blanquet d'esquisser les contours d'un métier d'aujourd'hui, passionnant, conditionné par les

récentes évolutions technologiques et informationnelles qui le rendent indispensable, et tourné vers les autres, les professionnels avec qui on collabore et surtout, *in fine*, les usagers, qui sont au centre des préoccupations et des activités du documentaliste.

Bernard Heizmann

*Crem, ESPÉ, université de Lorraine, F-54000
bernard.heizmann@univ-lorraine.fr*

Aurélié CHONÉ, Isabelle HAJEK, Philippe HAMMAN, dirs,
Guide des humanités environnementales

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. environnement et société, 2016, 632 pages

Comme le titre de l'ouvrage l'indique – *Guide des humanités environnementales* –, il s'agit moins ici d'un recueil d'articles que d'un « guide », chacune des contributions analysant un thème de la réflexion sur l'environnement proposée par les « Humanités » et regroupant donc sciences sociales, politiques, culturelles ou encore ethnologiques. Le cœur de l'ouvrage se compose de deux axes: le premier prend à tâche de discuter certains points théoriques des études sur l'environnement et s'intitule « Comment penser la nature ? », le second se posant la question « Comment vivre avec la nature ? » et traitant de certains problèmes soulevés par les rapports que l'Homme entretient avec la nature.

Dès l'introduction, les trois auteurs – Aurélié Choné, Isabelle Hajek et Philippe Hamman – préviennent: le point de départ est l'idée même d'une « crise » dans l'idée de nature, remise en question avec de plus en plus d'insistance. Si la notion de nature, surtout dans l'opposition nature/culture, fut centrale dans le développement intellectuel de l'occident et se retrouve aussi dans les champs nouvellement apparus des *Human-Animal Studies* notamment, les études récemment menées mettent en lumière à la fois la dimension historiquement mouvante de la représentation de la nature et sa dimension critique. Les auteurs soulignent à quel point ces recherches remettent en question cette dualité nature/culture, en détruisant les barrières qui retiennent la nature hors de la culture, et l'homme hors de la nature, dans des champs aussi divers que les sciences politiques (autour des politiques environnementales), de la sociologie ou de l'histoire environnementale. À cet égard, la multiplication des manuels (*handbooks*) sur la question de l'environnement et la « montée en force des *Environmental Studies* comme une spécialité reconnue au sein de disciplines des Sciences Humaines et Sociales » (p. 19) sont frappantes. Pourtant, les